Document generated on 10/12/2024 4:58 a.m.

Cahiers Société

Collectif SOCIÉTÉ

Réflexion sur la subjectivité numérique à partir d'Éric Sadin

Maxime Ouellet

Number 5, 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1110134ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1110134ar

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (print)
2562-5381 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Ouellet, M. (2023). Réflexion sur la subjectivité numérique à partir d'Éric Sadin. *Cahiers Société*, (5), 321–327. https://doi.org/10.7202/1110134ar

© Collectif Société, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

| Note critique

Réflexion sur la subjectivité numérique à partir d'Éric Sadin

Maxime OUELLET
Université du Québec à Montréal

Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*[1] et *Faire sécession. Une politique de nous-mêmes*[2]

Quiconque a enseigné devant une classe de jeunes adultes depuis la pandémie de Covid-19 a dû ressentir un certain malaise devant le nouveau type d'être humain qui lui faisait face. Rivés devant leurs écrans, les jeunes semblent déracinés, apathiques, anxieux, dépressifs, obsédés par la crise climatique, le racisme, leur genre, leur propre image corporelle, etc ; ils donnent l'impression de vivre dans une réalité virtuelle au sein de laquelle la psyché collective « hédoniste dépressive » rend « plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme[3] ». « Tous ces *lost individuals*, écrit Sadin, qui aujourd'hui entament la vie d'adulte sentent, dans leur chair, qu'ils ne pourront connaître de jours véritablement heureux […][4]. » On pourrait résumer la thèse de Sadin ainsi : la pandémie a consolidé une rupture civilisationnelle et une mutation anthropologique dont la numérisation généralisée de nos existences a été le catalyseur. C'est à cette figure inédite de la subjectivité, qui prend forme dans un contexte d'aliénation totale par rapport au monde[5], pour reprendre la formule d'Arendt, que se consacre l'ouvrage de Sadin *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*. L'individu tyran est l'aboutissement d'un long processus qui tire son origine de l'erreur anthropologique à partir de laquelle a été pensée

1. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*, Paris, Grasset, 2020.
2. Éric Sadin, *Faire sécession. Une politique de nous-mêmes*, Paris, L'Échappée, 2021.
3. Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste. N'y a-t-il pas d'alternative ?*, Genève-Paris, Entremonde, 2018.
4. Éric Sadin, *Faire sécession*, *op. cit*., p. 68.
5. Sur cette question, voir le commentaire de Gilles Labelle dans le cadre du séminaire du Collectif Société consacré au livre de Sébastien Mussi et Éric Martin, *Bienvenue dans la machine* ; en ligne : <https://collectifsociete.com/2023/04/05/seminaire-sur-louvrage-bienvenue-dans-la-machine/>.

l'individualisme libéral, c'est-à-dire la figure d'une subjectivité solipsiste, désocialisée et déshistoricisée qui mène une existence hors-sol. Sadin brosse un portrait des « mythes et déboires de l'individualisme libéral de John Locke aux vedettes de la télé-réalité[6] », en passant par l'auto-entrepreneur de lui-même, figures auxquelles on pourrait ajouter les influenceurs-sans-dessein-qui-ont-décidé-de-partir-comme-des-Ostrogoths-en-vacances-à-Cancun-pendant-la-pandémie. On retrouve là une « Phénoménologie de l'Esprit aliéné » au sein de laquelle des individus équipés de machines d'expression de soi toujours plus performantes sont enfermés dans un délire d'« omnipotence impuissante », c'est-à-dire la combinaison d'une « omnipotence abstraite alliée à l'impuissance concrète », comme le soulignait le sulfureux philosophe italien Costanzo Preve dans sa magistrale *Nouvelle histoire alternative de la philosophie*[7]. Contrairement à l'idéologie californienne[8] qui prétendait que la diffusion massive des outils numériques allait permettre l'apparition d'une nouvelle « démocratie de la multitude » grâce à l'émancipation des individus face à l'ensemble des institutions qui faisaient office de médiations sociales, c'est plutôt à une nouvelle forme de « totalitarisme de la multitude » qu'a conduit l'innovation technologique débridée, mue par le capitalisme techno-libéral. Plus spécifiquement, il s'agirait selon Sadin d'un :

> nouveau totalitarisme, […] non plus sciemment organisé au sommet en vue de mettre à exécution un dessein délibéré et d'assouvir les appétits d'un pouvoir de clan, mais institué à la base en quelque sorte, voyant la multitude parler le langage indistinct de Babel, faisant s'effacer tout espace d'entente mutuelle et à même d'engendrer une prolifération de discordances et de possibles affrontements corollaires[9].

Selon Sadin, deux facteurs combinés apparus au tournant du vingtième et unième siècle auraient conduit à la dissolution du monde commun, un terrain fertile sur lequel peut croître cette nouvelle forme de totalitarisme. D'une part, la désillusion collective face aux promesses des démocraties se réclamant de l'individualisme libéral, lequel, depuis le tournant néolibéral des années 1970, a détruit tous les principes de solidarité au fondement du contrat social. D'autre part, le développement d'instruments d'information personnelle et d'expression de soi, comme le téléphone portable et Internet, qui a permis aux individus de manifester leur colère et leur haine face au développement d'une société transformée en système sur lequel ils n'ont aucune prise :

---

6. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran*, *op. cit*., p. 47.
7. Costanzo Preve, *Nouvelle histoire alternative de la philosophie. Le chemin ontologico-social de la philosophie*, Paris, Perspectives libres, 2017.
8. Richard Barbrook et Angus Cameron, « The Californian Ideology », *Science as Culture*, vol. 6, nº 1, 1996, p. 44-72.
9. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran*, *op. cit*, p. 41.

> ce serait cela l'ère de l'individu tyran : l'avènement d'une condition civilisationnelle inédite voyant l'abolition progressive de tout soubassement commun pour laisser place à un fourmillement d'êtres épars qui s'estiment dorénavant représenter l'unique source normative de référence et occuper une position prépondérante. C'est comme si en une vingtaine d'années, l'entrecroisement entre l'horizontalisation supposée des réseaux et le déchaînement des logiques libérales, ayant loué la responsabilisation individuelle, en était arrivé à une atomisation des sujets incapables de nouer entre eux des liens constructifs et durables, pour faire prévaloir des revendications prioritairement rabattues sur leurs propres biographies et conditions[10].

Le tyran est en quelque sorte le successeur de la figure de Narcisse que Christopher Lasch[11] avait théorisé à la fin des années 1970. Alors que le narcissique, issu de l'idéologie libérale-libertaire, se repliait dans sa vie privée, hors de la sphère politique, afin de jouir « sans temps mort et sans entrave » des bienfaits de la société de consommation de masse, le tyran consiste en son pendant politique, politiquement impotent. Révolté parce qu'incapable de jouir de la gratification immédiate promue par le système de propagande consumériste, le tyran cherche à prendre sa revanche sur l'ordre majoritaire en exprimant sa colère et son ressentiment en ligne, pratique qui, bien qu'elle n'ait aucune incidence sur la logique du système, fait office de catharsis.

Pour l'individu tyran, toute norme, ou encore toute forme de représentation commune, est nécessairement oppressive en ce qu'elle serait l'expression d'un intérêt particulier qui se prend pour l'universel. C'est ce qui explique notamment selon Sadin l'engouement actuel pour les études postcoloniales, exprimant non pas une forme de racisme anti-blanc comme l'affirment les idéologues néoconservateurs, mais plutôt « une haine de l'ordre majoritaire qui témoigne du refus peut-être définitif de s'en remettre à cet ordre-là pour espérer avoir raison d'injustices passées ou présentes[12] », avec pour conséquence un repli clanique sur des identités réifiées qui mène à une lutte de tous contre tous. On retrouve un phénomène similaire dans les études du genre qui célèbrent l'émancipation contre l'ordre hétéronormatif patriarcal et la capacité de la technoscience à modifier industriellement les sexes, « alors qu'[elles] ne relève[nt] que d'un strict accomplissement individuel qui, de surcroît,

10. *Ibid*., p. 39.
11. Christopher Lasch, *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Castelnau-le-Lez, Climats, 2000 ; et Anselm Jappe, *La société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, Paris, La Découverte, 2017.
12. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran*, *op. cit*., p. 231.

fait le lit d'une industrie florissante[13] ». L'individu tyran est en quelque sorte la matérialisation du corps sans organe théorisé par Gilles Deleuze, qu'on peut qualifier suivant Zizek d'« idéologue du nouveau capitalisme[14] ». Dans la psyché contemporaine, non seulement tout est permis, mais grâce à la puissance de la technique, tout semble également possible[15], ouvrant ainsi la voie inéluctable vers la post-humanité.

En ce sens, si sur le plan de l'objectivité sociale, le capitalisme globalisé et financiarisé apparaît comme un système autoréférentiel qu'on peut qualifier suivant Freitag de totalitarisme systémique[16], son pendant subjectif est la figure de l'individu tyran. Le tyran est un sujet solipsiste qui n'accepte paradoxalement aucune forme de médiation ni d'autorité autre que celle de la Technique. C'est sur l'exploitation de cette nouvelle figure de la subjectivité qu'émerge à l'heure actuelle un capitalisme de la catharsis dont les GAFAM représentent l'idéal-type. Les plateformes de type GAFAM[17] – en offrant des services personnalisés et la capacité aux individus égo-grégaires d'exprimer leur haine face à ce qui fait office de culture commune – viennent court-circuiter l'ensemble des médiations politico-institutionnelles de la modernité, sous prétexte que la prise en charge des problèmes sociaux (santé, environnement, culture, éducation, etc.) par les algorithmes serait plus efficace que par les institutions publiques. L'utopie de l'autogestion promue par les libéralo-libertaires a ainsi muté en égogestion[18], c'est-à-dire en gestion techno-bureaucratique d'individus particularisés qui, bien qu'émancipés des institutions politiques, se trouvent toujours plus dépendants de la capitalisation de leur existence. Qui plus est, en manifestant abstraitement leur colère contre le monde dans la sphère publique numérique, sans qu'aucune effectivité politique concrète ne s'en suive, ils nourrissent le système qu'ils prétendent détester, lequel leur renvoie des signaux auxquels ils doivent rétroagir.

Une seconde transformation structurelle de l'espace public

Comme je l'ai déjà souligné ailleurs[19], nous assistons à une seconde transformation structurelle de l'espace public à l'ère du numérique. Alors que la première pre-

13. *Ibid*., p. 287.
14. Slavoj Zizek, *Organes sans corps. Deleuze & conséquences*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 219.
15. Il s'agirait donc d'un dépassement de l'aporie libérale-libertaire évoquée par Michel Clouscard : « Tout est permis, mais rien n'est possible. » À ce sujet voir Michel Clouscard, *Néo-fascisme et idéologie du désir. Mai 68, la contre-révolution libérale libertaire*, Paris, Delga, 2008.
16. Michel Freitag, *Formes de la société 3. Totalitarismes*, Montréal, Liber, 2020.
17. Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft.
18. Jacques Guigou, *La cité des ego*, Paris, L'Harmattan, 2008.
19. Maxime Ouellet, « De l'autogestion à l'égogestion : révolution technocratique ou révolution culturelle du Capital ? » dans François-Olivier Dorais, Stéphanie Chouinard et Jean-François Laniel (dir.), *Sur les traces de la démocratie. Autour de l'œuvre de Joseph Yvon Thériault*, Montréal, PUQ, 2022, p. 115-132.

nait la forme d'une reféodalisation de l'espace public bourgeois, qui se manifestait selon Habermas par la dissolution du sujet critique kantien et sa reconfiguration en un individu de masse atomisé et dépolitisé, la seconde se caractérise par son automatisation, où le langage, vidé de sa fonction symbolique, a la fausse prétention d'être essentiellement performatif. Dans la mesure où l'espace public politique est remplacé par un espace publicitaire automatisé, l'opinion publique se nourrit de bulles médiatiques de la même manière que le capital financier est alimenté par des bulles spéculatives. Ainsi, à l'hyper-objectivisme du totalitarisme systémique correspond l'hyper-subjectivisme des identités qui réclament de manière tyrannique d'être reconnues par un système qui, dans son essence même, est indifférent à toute forme de subjectivité humaine. Lorsqu'elles sont prises en charge par les institutions, devenues des organisations – qu'elles soient publiques ou privées –, les demandes de reconnaissance des identités victimaires accroissent les mesures de contrôle appliquées par une technocratie progressiste qui a pour fonction de transformer la société en un gigantesque camp de rééducation où la population doit se soumettre aux nouvelles normes morales « politiquement correctes » imposées par les victimes du « système ». Ce « fascisme individuel atomisé[20] » nourrit également le phénomène de la post-vérité, puisqu'enfermé dans sa bulle « tautistique[21] », chacun peut prétendre à sa propre vérité et imposer « les tables de sa loi », comme l'écrit Sadin[22]. Puisque l'individu narcissique-tyrannique se caractérise par son incapacité à distinguer son « Moi » du monde extérieur ; quiconque se sent heurté par un discours qui irait à l'encontre de la représentation de son « Moi idéalisé » peut réclamer le droit de brimer la liberté d'expression des autres, voire carrément de bannir son existence dans le cadre d'une culture de l'annulation, sous prétexte qu'il s'agit d'une représentation pervertie de « sa réalité ». Bref, c'est la possibilité même d'édifier un « monde commun », c'est-à-dire un monde formé par des êtres raisonnables en mesure de débattre au sein de l'espace public politique, qui se trouve anéantie par cette nouvelle forme de régulation automatisée de la communication. Comme le souligne Sadin, au lieu de renouveler la démocratie grâce à des individus émancipés, les nouvelles technologies ont plutôt produit des « particularismes autoritaires qui font sécession plutôt que société[23] ».

Faire sécession. Une politique de nous-mêmes

Face à ce constat, auquel on ne peut qu'acquiescer, Sadin tente de répondre à la fameuse question de Lénine : « Que faire ? », dans l'ouvrage qui fait suite à *L'ère de l'individu tyran* intitulé *Faire sécession. Une politique de nous-mêmes*. Pour le

20. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran*, *op. cit*., p. 334.
21. Lucien Sfez, *Critique de la communication,* Paris, Seuil, 1992.
22. Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran*, *op. cit*., p. 217.
23. *Ibid*., p. 226.

dire franchement, ce second ouvrage ne nous convainc pas vraiment. Non pas que les propositions de Sadin ne soient pas pertinentes prises isolément, mais elles ne permettent pas de penser la sortie du monde unidimensionnel décrit dans l'ouvrage précédent. En effet, comment est-il possible de refaire société avec des individus qui ont déjà fait sécession de la société ? Sadin se trouve ici dans la même impasse que se trouvait Marcuse et il est contraint de devoir jouer la même carte que le philosophe francfortois exilé en Californie, c'est-à-dire la politique du « Grand Refus » qui prendrait la forme d'une sécession face au système. Après avoir écarté les solutions réformistes qui se sont imposées d'elles-mêmes à la suite de la pandémie de Covid-19, c'est-à-dire le retour à un État-providence mâtiné d'un écologisme bien-pensant et dopé aux assemblées citoyennes, de même que la chimérique perspective radicale « insurrectionnelle », ou encore l'illusion, selon lui, du souverainisme en opposition aux logiques supranationales, Sadin propose de rompre avec une conception trop étriquée du politique afin que les collectivités prennent elles-mêmes en charge leur destin. Il s'agirait donc selon Sadin d'« institutionnaliser l'alternatif » grâce à l'utilisation de fonds publics visant à soutenir la constitution de collectifs, un peu à la manière des Zones à défendre (ZAD).

Sadin se trouve ici à reproduire les mêmes apories que le mouvement des « communs » promu par Dardot et Laval[24]. En effet, comment penser l'auto-institution de la société par elle-même en faisant abstraction de ce qui est déjà institué, c'est-à-dire les sociétés concrètes partageant déjà une culture, une langue, une histoire, bref un imaginaire social-historique pour parler comme Castoriadis[25]. Or, Sadin refuse explicitement de se confronter à cette tension dialectique entre l'instituant et l'institué au profit d'une approche pragmatique inspirée de Dewey qui consiste à repenser le politique comme la prise en charge par les acteurs eux-mêmes des enjeux (*issues*) qui les concernent. On ne peut pas être contre cette approche qui s'appuie sur le principe de subsidiarité, mais elle demeure unilatérale et semble se déployer dans un vide sociologique. On ne retrouve curieusement aucune classe sociale dans l'analyse de Sadin. Peut-on en déduire que les collectifs auto-institués se formeraient sur la seule base de la bonne volonté de tout un chacun sans qu'aucun conflit n'en découle ? Il demeure également silencieux sur le fait qu'à l'heure actuelle, le système qu'il déplore, aussi automatisé soit-il, est maintenu en place par un nouveau bloc hégémonique, qu'on pourrait qualifier, suivant Nancy Fraser de « néolibéral progressiste », composé de la frange libérale des nouveaux mouvements sociaux (le féminisme, l'antiracisme, le multiculturalisme, l'environnementalisme et les défenseurs des droits des LGBTQ) et la fraction du capital qui œuvre dans l'économie dite immatérielle (Wall Street,

24. Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2014.
25. À ce sujet, voir la critique de Dardot et Laval par Stéphane Vibert et Éric Martin, « Le commun contre l'État-nation ? Démocratie sociale et institution du politique », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 43, nº 2, 2019, p. 153-170.

Silicon Valley et Hollywood)[26], et que le seul mouvement antisystème à lui faire face est dominé par la droite populiste, réactionnaire et xénophobe, dont le trumpisme est la manifestation la plus exemplaire[27]. Quelle solution politique point à l'horizon pour dépasser cette contradiction hormis la guerre civile ?

D'autre part, si Sadin reconnaît que les collectifs auront besoin de la puissance publique pour se déployer, celle-ci n'est jamais analysée, puisque la politique traditionnelle serait selon lui composée d'acteurs hors-sol, complètement déconnectés de la société concrète. Il me semble qu'il y aurait là le lieu d'une analyse beaucoup plus approfondie qui permettrait de penser une « dialectique du concret[28] » articulant les initiatives locales avec la totalité sociale qui elle, est structurée à l'échelle nationale. On voit mal comment il serait possible d'affronter les puissances globalisées du capitalisme techno-financier sur l'unique base d'un volontarisme local, sans prendre appui sur la seule puissance qui puisse encore s'y opposer, c'est-à-dire l'État-nation. À ce sujet, Sadin demeure plutôt évasif, évoquant rapidement la nécessité d'une « taxation des transactions financières et bénéfices des grandes entreprises, [en premier lieu] les géants du numérique, qui ont sciemment démantelé tant de secteurs[29] », ou encore souhaitant renouer avec l'esprit des luddites. Encore une fois, on ne peut qu'appuyer cette proposition, mais elle mériterait d'être développée plus en profondeur et affirmée avec plus de conviction ; pour le dire avec Rosa Luxemburg : ou bien la société post-capitaliste sera post-numérique ou bien on s'enfonce dans la barbarie technologique[30].

Au final, ce dernier ouvrage de Sadin témoigne de l'état de désorientation de la gauche française, comme de celle du reste du monde occidental par ailleurs, qui s'en remet toujours aux mêmes vœux pieux : retour au local, aux communs, à la démocratie directe, à l'autogestion, etc. D'accord, mais ce projet sera porté par quel Sujet ? Pour éviter au lecteur la prose prétentieuse et ampoulée de Sadin, qui fatigue réellement à la longue, je vous recommande plutôt de lire, sur les mêmes enjeux, le livre de Gilles Gagné paru récemment, *L'indépendance et la justice climatique*[31], dont le style est drôlement plus corrosif, l'argumentation dialectique intellectuellement plus stimulante et les propositions politiques beaucoup plus réalistes.

---

26. Nancy Fraser, « From Progressive Neoliberalism to Trump–and Beyond », *American Affairs*, vol. 1, nº 4, 2017, p. 46-64.
27. À ce sujet, voir Perry Anderson, « Bouillonnement antisystème en Europe et aux États-Unis », *Le Monde diplomatique*, mars 2017, p. 1-10-11, ainsi que mon article dans le dernier numéro des *Cahiers Société,* « De la *New Left* à la *Fake Left* : les *Cultural Studies* et la crise de la réalité », *Cahiers Société*, nº 4, 2022, p. 63-94.
28. Karel Kosik, *La dialectique du concret*, Paris, François Maspero, 1970.
29. Éric Sadin, *Faire sécession*, *op. cit*., p. 192.
30. Sur ce dernier point, je conseille au lecteur l'ouvrage de Jonathan Crary, *Scorched Earth: Beyond the Digital Age to a Post-Capitalist World*, Londres, Verso, 2022.
31. Gilles Gagné*, L'indépendance et la justice climatique. Essai sur la question climatique*, Montréal, Les éditions du Renouveau québécois, 2022.